

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



SAILLANT Francine (dir.), 2009, *Réinventer l'anthropologie ? Les sciences de la culture à l'épreuve des globalisations*. Montréal, Liber, coll. Carrefours anthropologiques, 258 p. (Alain Bertho)

Faut-il *Réinventer l'anthropologie* à l'heure des globalisations ? Deux ans après le succès du colloque « Anthropologie des cultures globalisées » à l'Université Laval, c'est la question que nous pose l'ouvrage dirigé par Francine Saillant, intervenant ainsi dans un débat ouvert depuis quelques années par, entre autres, Auger (2003), Bensa (2006) et Leservoisier et Vidal (2007).

Les nouveaux enjeux disciplinaires que la globalisation nous impose sont d'emblée exposés par Saillant : ceux de la localisation de l'enquête, de l'interdisciplinarité ; celui, paradoxal, de la fragmentation de la discipline ; et enfin celui de l'éthique, toujours en embuscade pour une anthropologie qui ne peut oublier certaines parts sombres de son passé colonial.

L'ouvrage s'organise en cinq « chantiers » (épistémologie, ritualités, corps, postcolonialité et écriture) qui en facilitent la lecture mais ne gommant en rien la singularité de style et de posture de chacun des contributeurs.

La mise en regard des textes produit un effet intellectuel non programmé mais salutaire : l'émergence de quelques grandes lignes de débat concernant autant l'anthropologie que la globalisation et l'exigence intellectuelle à laquelle celle-ci nous convoque tous.

Qu'est-ce qui nous met donc à l'épreuve dans ce nous nommons parfois mondialisation, parfois globalisation ? S'agit-il d'une modification spatio-temporelle, scalaire et objective des conditions d'exercice de notre métier ? Ou bien d'une rupture intellectuelle de l'humanité, d'une discontinuité d'épistémè au sens proposé par Michel Foucault ? La plupart des auteurs de *Réinventer l'anthropologie...* prennent en pratique position sur cette question.

Le brillant exposé de Michael Singleton sur Saint-Georges et le Dragon comme matrice des rapports à l'altérité s'inscrit sans ambages dans une problématique de la continuité. Jean Copans est encore plus clair lorsqu'il parle des trois mondialisations auxquelles notre discipline aurait été confrontée. Contre les ruptures proposées par Arjun Appadurai, il plaide pour un retour réflexif de l'intérieur de l'espace constitué des sciences sociales et pour une nouvelle sociologie de notre savoir. Irène Bellier, dans sa présentation des nouvelles problématiques et des nouveaux terrains ouverts par la globalisation, se donne comme règle une réhistorisation de cette globalisation.

Or, le terrain bouscule sans cesse notre recherche de repères disciplinaires. Ellen Herz cherche et trouve peu d'éléments de singularité locale dans la culture des jeunes qu'elle étudie et surtout se confronte au refus de localisation culturelle des intéressés eux-mêmes. Comme le note André Mary, « l'enjeu anthropologique porte donc sur la perception par les sujets de cette inscription dans un même monde et une même temporalité » (p. 89). L'exemple, qu'il

développe, de l'émergence de communautés religieuses transnationales est éclairant. Nous ne sommes pas confrontés à de nouvelles conditions spatiales et temporelles des cultures que nous tentons de comprendre, mais à une autre conception subjective du temps et de l'espace, à une déterritorialisation/reterritorialisation, à un autre « régime d'historicité », ainsi que l'a proposé François Hartog (2003). Du coup, comme le remarque Vintila Mihailescu, « [l]es différences ne sont plus ce qu'elles étaient et l'autre n'est plus à sa place » (p. 184). L'autre est là, à la fois proche et disséminé de par le monde, nous dit-il. Privée de son support (ou alibi) spatial mais toujours sujette au regard dominateur qui la juge, l'altérité contemporaine nous convoque à nous-mêmes. Elle nous convoque là où l'époque s'affirme dans la violence, proposant au savant ces « objets détestables » (p. 126) dont parle Mondher Kilani, la violence extrême et les massacres de masse, l'humanité « malgré tout » des communautés massacrantes. L'ethnologue ainsi poussé au bord du gouffre, mis en demeure de dire l'indicible, de comprendre l'innommable, perçoit que la mobilisation de la méthodologie et de l'épistémologie n'est rien sans une refondation éthique de son écriture.

C'est sur cette exigence éthique que se clôt d'ailleurs le livre avec les deux textes complémentaires de François Laplantine et de Gilles Bibeau, qui nous appelle pour sa part à « penser notre responsabilité à l'égard du Monde » (p. 237). Notre principale responsabilité étant sans doute d'être ses « contemporains », c'est-à-dire de « recevoir en plein visage le faisceau de ténèbres qui », selon Giorgio Agamben, « provient de son temps » (2008 : 19 et sqq.). Alors oui, l'anthropologie est peut-être à réinventer.

Références

- AGAMBEN G., 2008, *Qu'est-ce que le contemporain ?* Paris, Rivages poche.
- AUGÉ M., 2003, *Pour quoi vivons-nous ?* Paris, Éditions Fayard.
- BENSA A., 2006, *La fin de l'exotisme, essai d'anthropologie critique*. Toulouse, Éditions Anacharsis.
- HARTOG F., 2003, *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*. Paris, Éditions du Seuil.
- LESERVOISIER O. et L. VIDAL (dir.), 2007, *L'anthropologie face à ses objets. Nouveaux contextes ethnographiques*. Paris, Éditions des archives contemporaines.

Alain Bertho
Institut d'études européennes
Université Paris 8, Saint-Denis, France